

Annie Tardits

## **Freud de la neurologie à la psychanalyse : hiatus et/ou extension ?**

Il y a toujours un risque, quand on lit un livre, d'y chercher ce que l'on sait déjà ou que l'on croit savoir. Ce risque n'était pas très grand avec *Freud, le temps de la neurologie*. Ma curiosité était d'autant plus grande qu'à plusieurs reprises j'ai frôlé d'assez près la formation neurologique de Freud, mais je n'ai fait que frôler l'affaire, tout en y revenant régulièrement. Des incursions dans la correspondance avec Fliess s'imposent souvent à moi, récemment à propos du fantasme ; il y a eu un cartel ancien sur *L'Esquisse...* où je m'étais sentie assez perdue... Mais surtout il y a eu une lecture, pas à pas, pendant deux ans dans un séminaire de texte, du « livre du rêve » (*Traumbuch*) – c'est ainsi que Freud nomme *L'interprétation du rêve* en cours d'écriture. Cette lecture m'a donné une approche contrastée du temps de la neurologie. D'un côté, il y a l'héritage de l'écriture scientifique : le premier chapitre fait l'état du débat sur le rêve, le septième chapitre hérite tout en la transformant de la construction de l'appareil psychique dans *L'Esquisse*. Mais le premier livre de la psychanalyse est aussi habité par une présence, très marquée, des collègues, maîtres, amis et/ou rivaux... Brücke, Fleischl, Meynert, Rie, etc. Ils sont là dans quelques grands rêves importants, le rêve d'Irma, un rêve absurde de père mort, le rêve *Non vixit*, etc., Freud leur reconnaît une existence de revenants.

Ce n'est pas rien que ces personnages du temps de la neurologie hantent ses rêves..., et que Charcot en soit absent !

Un travail sur l'attaque hystérique, un séminaire sur le trauma m'ont rapprochée du « moment Charcot », avec la nécessaire plongée dans les *Leçons du mardi* et l'iconographie photographique, mais je suis restée sur le seuil des années neurologiques de Freud et n'ai pas repéré ce qui se jouait dans ce champ autour de la démarche de Charcot. Le moment actuel de confrontation difficile entre la psychanalyse et ce qu'un sabir appelle les « neurosciences » devrait pourtant impulser le mouvement d'aller y regarder de plus près. Malgré ces frôlements, je restais sur le seuil. Faute de formation scientifique bien sûr, mais aussi faute d'être accompagnée par un travail qui éclaire de la bonne façon le moment naissant où s'est décidé le

rapport et/ou le non rapport entre ces deux champs de recherche : la psychanalyse et la neurologie. Et voilà que nous arrive enfin le livre de Thierry Longé qui est un outil formidable pour nous avancer dans cette « affaire ». Ce livre peut permettre de lever parfois une inhibition, parfois un refoulement, il permet d'entendre que mettre à l'écart le savoir neurologique construit par Freud pendant vingt ans est un contresens sur l'œuvre à laquelle il a attaché son nom, un contresens sur la psychanalyse elle-même.

Il me faut dire d'abord que la rigueur, l'ampleur de l'information, la qualité didactique du livre ne font pas obstacle, loin de là, au plaisir de lire. C'est un tour de force que j'ai essayé d'éclairer, pour moi-même d'abord. L'ampleur de l'information d'abord. Pas moins de cinquante-cinq articles et soixante-sept comptes rendus, écrits par Freud, sont cités, mis en connexion entre eux et dans certains cas avec les découvertes ultérieures en neurologie. Il m'est venu de me dire que T. Longé a « une culture de la note », avec une expression qu'il m'est arrivé d'utiliser pour certaines publications de Jacques Le Brun. À travers ces travaux nombreux de Freud, nous découvrons le fort investissement du chercheur, reconnu par ses maîtres et ses pairs, dans un moment de mutation de la science neurologique, un moment « d'insolente créativité ».

Les déplacements de Freud, vingt années durant, de la neurophysiologie à la neuro-anatomie puis à la neuropathologie, sont scandés par les passages d'un laboratoire à l'autre, d'un maître à l'autre, de la formation à la professionnalisation, de la recherche scientifique à la clinique médicale. Les déplacements sont parfois une bifurcation, mais des chevauchements demeurent. Un même désir de s'instruire, de savoir, une même ambition de découvertes – pas sans l'espoir d'attacher son nom à l'une d'elles – sont moteurs dans ces déplacements. Nous découvrons le jeune chercheur, ambitieux mais ne se prenant pas pour un génie, dans un rapport d'identification et de dissidence avec les maîtres successifs, engagé dans le mouvement d'une recherche collective. Dans son souci d'explicitier les présupposés théoriques des procédures mises en œuvre, nous constatons sa position théoricienne dans l'expérimentation et l'observation.

Cette exhaustivité avait de quoi alarmer mon ignorance neurologique ; je ne cache pas que j'ai eu la pensée secrète que je sauterais les passages trop savants... Et voilà que je me suis laissée prendre, y compris à lire les notes ; il y a seulement une quinzaine de pages que j'ai lues en lecture rapide, sans prendre de notes. La lecture plume à la main m'a apporté

quelques surprises, par exemple en lisant les protocoles d'expériences et d'observations. J'ai réalisé à quel point la référence à Darwin pouvait cliver les méthodes de recherche d'un laboratoire à l'autre, décider un jeune chercheur russe, que Freud rejoindra chez Charcot, à quitter le laboratoire de Meynert à Vienne pour celui de Flechsig à Leipzig. Ça n'a pas été une moindre surprise de découvrir que Freud a placé ses travaux en neuro-anatomie dans le sillage du darwinisme « non tempéré » de Flechsig ; celui-là même qu'il retrouvera vingt-cinq ans plus tard dans le livre des « choses mémorables » du Président Schreber. C'est aussi en lisant telle ou telle lettre à Martha qu'on trouve confirmation de ce que Freud évoquera plus tard dans deux textes majeurs sur le souvenir : comment la pauvreté, l'indigence, ont pesé sur sa carrière. Pour cette raison et sur les conseils de Brücke, il a dû renoncer après six ans de recherche à une carrière dans son laboratoire ; l'ami Fleischl l'a aidé à acheter un appareil pour l'électrodiagnostic ; sa demande de bourse pour aller chez Charcot a dû écrire noir sur blanc ce défaut de moyens propres.

J'évoque ces quelques anecdotes pour approcher ce qui m'a embarquée dans le récit des déplacements de Freud dans les trois domaines de la recherche neurobiologique. Voilà pour le plaisir à lire. Ce livre est un livre d'histoire, le livre d'un analyste qui se fait historien à la façon dont Denis Pelletier disait, dans l'hommage rendu à Jacques Le Brun en juin, qu'on devient historien en lisant des textes, en nouant une amitié avec eux et parfois une amitié textuelle avec celui qui les a écrits longtemps avant, dans ce cas plus d'un siècle avant.

J'en viens à un moment majeur dans les déplacements neurologiques de Freud, c'est la rencontre avec « l'évènement Charcot ». Les analystes savent que le séjour à Paris avec un nouveau maître – qu'il va vénérer avant de s'en éloigner – a fait événement pour Freud. Cela en raison de ce que l'exploration de l'hystérie par le maître de la Salpêtrière lui a appris : le diagnostic différentiel avec l'épilepsie, l'élucidation des quatre étapes de l'attaque hystérique, la place faite à l'hystérie produite par un effroi traumatique chez des hommes arrivés dans le service après des accidents, souvent des accidents du travail, etc. Mais le livre nous apprend autre chose, il insiste, en l'éclairant, sur ce qui permet de parler « d'évènement Charcot » dans et pour la neurologie elle-même. En donnant la priorité à la neuropathologie sur la neuro-anatomie, dont il a pu dire qu'elle avait fait son temps, Charcot a opéré une extension de l'examen au corps tout entier,

une extension des maladies neurologiques avérées aux névroses, là où une lésion organique n'est pas repérable à l'autopsie (aujourd'hui l'IRM). Une distinction entre le lésionnel organique et le lésionnel fonctionnel (il arrive aussi à Charcot de parler de lésion psychique), est l'effet de cette extension du champ de la neurologie. Le livre parle d'une « neurologie en extension ».

Comme pour d'autres recherches, le livre donne ici à entendre une différence, à la fois radicale et subtile à saisir, entre les positions de différents laboratoires et écoles (auxquelles on assimile des villes ou des pays). Les internistes neurologues allemands et autrichiens ont privilégié l'intersection avec le champ thérapeutique, rencontrant le mouvement des psychiatres universitaires allemands, dont Flechsig, pour l'enrôlement de la neurologie afin de traiter les maladies mentales comme étant des maladies cérébrales. Ce n'est pas sans éclairer la rencontre problématique de Schreber avec le médecin qui donnait à voir dans son bureau une photographie du cerveau... et la fonction des nerfs dans sa construction délirante. À l'opposé de l'extension, opérée par Charcot pour les névroses, du modèle lésionnel organique vers le lésionnel fonctionnel, les neurologues et psychiatres allemands opèrent une annexion des maladies mentales dans le lésionnel organique au risque de produire une « mythologie du cerveau ». Freud marque de la distance avec cette annexion et dans son mouvement vers Charcot forme le projet d'une introduction critique de la neuropathologie contemporaine. Ce projet n'aboutira pas.

La sélection des articles traduits dans le livre témoigne de façon judicieuse de la bascule produite par la rencontre avec Charcot. Avant la Salpêtrière, deux cas de neuropathologie classique (hémorragie cérébrale et polynévrite aiguë). Après, un cas d'hémiasthénie sévère chez un homme hystérique. Entre, un cas de neuropathologie portant sur une syringomyélie, cas intéressant pour le rapport Freud/Charcot. Freud a fait transmettre cet article à Charcot pour être introduit auprès de lui, mais l'école française sous sa gouverne confondait cette pathologie avec l'atrophie musculaire, et donc Charcot ne s'est intéressé à l'article de Freud que quatre ans plus tard. C'est alors pour lui l'occasion de déclarer que « c'est une grande chose pour un médecin de faire sortir du chaos une espèce morbide auparavant ignorée et méconnue »... et qui mérite d'être nommée. Charcot cite alors Freud parmi ceux qui ont contribué à faire exister la syringomyélie.

L'électro-diagnostic réalisé par Freud pour ce cas rend visible que Freud est « à la pointe de la recherche clinique » en 1884.

Il me paraît qu'une efficace du livre tient à sa construction chronologique mais non linéaire. Il opère deux tours, trois plutôt, dans les déplacements de Freud. J'ai d'abord pensé à une construction en spirale et puis c'est l'image de l'entonnoir qui a prévalu ; avec ces tours, on s'avance vers les articles traduits par Thierry Longé et on débouche sur la conclusion, conclusion du livre et conclusion de ce premier chemin de Freud. Cette conclusion du livre, brève mais dense, reprend quelques scansions dans les déplacements de Freud et ouvre sur l'énigme de sa décision, ainsi formulée dans le livre : exonérer « la science naissante » de la validation scientifique, des « contraintes de la reproductibilité ». Ce déplacement-là de Freud opère un saut qui fait « hiatus ». La conclusion rappelle aussi le parti pris du livre de ne pas porter sur ces vingt années un regard rétrospectif en surplomb depuis la psychanalyse constituée. Mais il me semble, et c'est autre chose, que l'énigme énoncée en conclusion soutient l'élucidation du « temps long de la construction » qui à terme porte Freud à la « trouée brusque [qu'il] s'autorise de la neurologie à la métapsychologie ».

Ce temps long et la trouée brusque évoquent deux des trois moments du temps logique de Lacan, le temps pour comprendre et le moment de conclure, un temps logique qui rend compte de la temporalité de l'acte, de son trajet. À propos du commencement de la psychanalyse Lou Salomé a parlé d'acte, l'acte qui selon elle faisait l'autorité de Freud. Un acte donc, et son énigme. Un instant de voir, ce premier moment du temps logique de l'acte, est-il repérable ? Cette autorisation le fait auteur, mais auteur de quoi ? À quelle découverte a-t-il, réalisant son vœu, attaché son nom ? À quelle invention ?

### ***Hiatus ? Extension ?***

Tenir ensemble la « science naissante » et la rupture avec les garanties du laboratoire porte la question récurrente de la scientificité de la psychanalyse, revenue d'actualité dans la bataille menée contre elle, au nom de la science, moins par les scientifiques que par les praticiens ou les idéologues qui s'en réclament. Il n'est donc pas inutile de nous mettre au clair avec cet ultime et inaugural déplacement de Freud ; « l'extension »

qui opère dans le temps d'avant, la « neurologie en extension » de Charcot, peut-elle y contribuer ? Freud a-t-il rompu avec la scientificité ou a-t-il procédé à son extension, extension à un nouvel espace de recherches, à l'exploration de nouveaux faits, avec l'implication d'un hiatus *dans* l'extension ? À quelles conditions « l'extraordinaire décision de faire de soi le lieu et l'objet de la recherche scientifique » est-elle tenable au regard de la scientificité ?

Même s'il a nommé en 1896 « psychanalyse » la méthode d'exploration de Breuer, s'il a imaginé une plaque commémorant le dévoilement, au Docteur Sigmund Freud, du mystère du rêve en 1895, c'est la publication de *L'interprétation du rêve* qui, bien qu'effective fin 1899, reçoit sur la couverture le millésime du siècle, 1900 : car pour son auteur le livre du rêve fait exister la psychanalyse. Peu avant cette publication, Freud a publié l'analyse de l'oubli du nom Signorelli, l'auteur d'une œuvre. Cette formation de l'inconscient nous rappelant l'importance pour Freud, dans le temps de la neurologie, d'attacher son nom à une découverte, il est saisissant que l'analyse laisse dans l'ombre que les premières lettres *Sig* de Signorelli sont aussi les premières lettres du prénom de Freud, dont il a fait parfois signature... L'oubli du nom d'auteur redoublé d'un silence sur ces trois lettres est une invitation à revenir à la conférence de Michel Foucault en 1969 « Qu'est-ce qu'un auteur ? ».

Je n'en retiens que l'épure de ce qui, dans son propos, nous intéresse ici. À partir du déplacement de la notion individualisante d'auteur à celle de la « fonction auteur », il dégage, avec Freud et Marx, un type d'auteurs particuliers au XIX<sup>e</sup> siècle : des instaurateurs de discursivité, à distinguer de la scientificité, bien que pouvant coexister avec. Si la découverte d'un nouveau texte de Newton ne modifie pas la cosmologie classique, la découverte de *l'Esquisse* a modifié la discursivité freudienne. Elle a rendu lisible que quelque chose à l'œuvre dans l'instauration a été oublié, nécessitant un « retour à ». Le clin d'œil à Lacan, invité à la conférence et présent, est flagrant. Foucault explicite ainsi la nécessité du retour à... « une sorte de couture énigmatique de l'auteur et de l'œuvre ». Avec l'éclairage par le temps de la neurologie, les entours de la publication de *L'interprétation du rêve* aident à cerner cette couture énigmatique.

La façon dont Lacan se saisira de la conférence donne son relief à la question de l'exonération des contraintes de la reproductibilité dans la démarche scientifique. Il va retenir la proposition finale de Foucault de

constituer une typologie des discours permettant de penser la place du sujet dans chaque type de discours. La « discoursivité » par laquelle Foucault spécifie les œuvres de Freud et de Marx concerne le régime des textes qu'elle rend possible, suscite, et qui s'inscrivent en elle. Lacan va en extraire ses « discours » ne valant plus seulement pour les textes mais pour un lien social, celui de la cure dans le discours analytique, parler de cure pouvant évoquer la dimension thérapeutique mais aussi bien la « cure d'âme ». Pour Lacan, cette dimension n'exclut pas une scientificité. Trois ans avant la conférence, il se prononçait dans « La science et la vérité » sur le fait que « l'allégeance » de Freud aux idéaux d'un Brücke a été la condition ouvrant la voie qui porte son nom, la voie de la psychanalyse donc, et que la marque, non contingente, de ses idéaux constitue le crédit de l'analyse. Il pose, en son nom cette fois, que le sujet reçu comme tel dans l'analyse est « celui qui peut la rendre scientifique ». On ne peut être plus clair sur l'affirmation d'une scientificité de la psychanalyse. La reprise des discours comme lien social va cependant en venir à expliciter un hiatus entre le discours de l'analyse et le discours de la science (mis plutôt en lien avec le discours de l'hystérie).

La notion de discours entendu comme lien social est, dans l'analyse, le produit d'un dispositif... et le dispositif nous ramène au « temps de la neurologie ». « L'événement Charcot » dans le champ de la neurologie a déplacé, étendu, l'examen au corps tout entier. Mais il a aussi déplacé le lieu de la recherche, le laboratoire et l'autopsie, à la scène publique de la Salpêtrière et de la leçon où les patients sont observés, interrogés, à l'aide de l'hypnose parfois. Ce dispositif, différent du laboratoire, fait venir la parole et le corps sur la scène. Il faut y ajouter la photographie et le recueil par Bourneville, au lit des malades en pleine attaque, de leurs conciliabules avec ce qu'il nomme leurs « invisibles ».

L'entendu et le recueil par Bourneville de ces conciliabules en état d'absence (qui ont contribué à ranger la « grande hystérie », celle de l'attaque, dans la psychose) sont l'occasion d'évoquer un épisode du temps de la neurologie que Thierry Longé mentionne sans s'y arrêter vraiment. C'est ce qui s'est joué pendant quatre ans autour de la cocaïne : la recherche, la belle monographie (botanique bien sûr), la découverte, la polémique, l'aspiration dans la tragédie de l'ami très cher Fleischl... Reprendre cet épisode, très documenté par un dossier, signalé, aux éditions Complexe en 1975, aurait sans doute produit une diversion. Il m'est arrivé d'écrire que, comme le disent les femmes Navajos, il est bon de laisser un

trou dans le tissage (celui d'un livre aussi) ; elles mettent tant de cœur à tisser le tapis qu'il en resterait prisonnier...

Bien que comprenant ces motifs, fondés en raison, de la discrétion du livre sur cet épisode, je l'évoque ici, en raison d'un moment particulier dans l'épisode, quelques scènes où Freud et Breuer, pendant des nuits au chevet de Fleischl, tentent d'accompagner, voire de border, son délire toxique, effet de l'injection de cocaïne pour parer aux douleurs tout aussi terrifiantes. Freud a appris de cette expérience, si différente de celle qu'il a lui-même avec la cocaïne, la part déterminante du facteur psychique individuel, névrotique en particulier. Nous sommes en juin 1885, quelques mois avant le séjour à Paris ; la rencontre avec la variation des symptômes subjectifs, soit un différentiel psychique, produit-elle une bifurcation de Freud vers l'étude de la névrose, vers le lieu où s'est opérée l'extension de la neurologie aux névroses, rendant le séjour chez Charcot nécessaire pas seulement pour des motifs de reconnaissance et d'économie domestique ? Peut-on repérer dans l'épisode Fleischl un « instant de voir » ouvrant sur un traitement à venir, et pas seulement une observation, de la névrose ?

Au regard de « l'extraordinaire décision de faire de soi le lieu et l'objet de la recherche scientifique », qui rompt avec le laboratoire et ses procédures de validation, dont les contraintes de reproductibilité, Freud a rencontré les limites de l'auto-analyse et même son impossibilité – sinon il n'y aurait pas de névrose, écrit-il à Fliess ; le recours au dispositif de la cure s'est donc imposé avec sa part d'héritage (de Bernheim plutôt) et sa part d'invention. Au compte de l'invention, il y a la prise en compte du transfert, effet de l'hypothèse de l'inconscient. La contrainte de répétition que Freud va y repérer n'est sans doute pas équivalente des conditions de reproductibilité de l'expérience scientifique, mais elle n'est pas non plus un décalque de la répétition symptomatique, elle ouvre la voie d'une reproduction du noyau névrotique, voie de son possible traitement.

Je me suis demandé plus haut si le processus d'*extension*, souligné par le livre pour la démarche de Charcot pouvait contribuer à éclairer ce qui, pour Freud, semble ne pas mettre en doute la scientificité de son invention. Cela tient au fait que ce mot, qui m'avait frappé sous la plume de Freud, je l'ai retrouvé dans la recherche neurologique elle-même. En neurophysiologie il concernait la continuité ou pas entre les vertébrés supérieurs et inférieurs, en neuro-anatomie, c'était la question de

l'extension aux invertébrés de l'architecture neuro-cérébrale des vertébrés, en neuropathologie, c'était l'extension du lésionnel de l'organique au fonctionnel. Je me suis demandé si cette problématique, sans doute marquée par l'impact de la théorie de l'évolution, participait de « l'insolente créativité » de la neurologie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans le texte sur la théorie de l'attaque hystérique qu'il envoie à Breuer, Freud écrit qu'il a produit une extension dont Charcot s'est abstenu. Il a pris l'hystérie traumatique advenue chez des patients de sexe masculin comme *modèle* – c'est son mot – de l'hystérie féminine « commune ». Il donne ainsi (ce sont ses termes) « une plus grande extension au concept d'hystérie traumatique ». C'est une opération sur l'extension du concept. En écoutant les récits de séduction sexuelle avec le concept étendu d'hystérie traumatique il produira l'étiologie sexuelle traumatique de l'hystérie – d'une hystérie unifiant la « grande » et la « petite » hystérie (avant son démantèlement par Babinski).

Le préfixe « méta » peut dire, entre autres, une extension ou un au-delà. Qualifier le projet de psychologie à l'usage des neurologues (*l'Esquisse*) de « méta-neurologie » est une façon de la distinguer de la « neurologie en extension » de Charcot et de la métapsychologie à venir. Il me semble que dans le transfert de lexique que Freud y met en œuvre, un point relève peut-être plus particulièrement de ce processus d'extension. Pour intégrer les signes de réalité permettant de distinguer l'objet réel perçu et la représentation de fantasme, Freud « s'arme de courage » pour supposer l'existence d'un troisième système de neurones, les neurones oméga donnant des « signes de réalité ». Parmi les motifs qui feront tomber sa croyance aux « choses des nerfs », les « *neurotica* », il y aura le renoncement aux signes de réalité dans l'inconscient, et donc à cette extension aux neurones oméga. Il y aura aussi le recul devant l'extension de la théorie de la séduction à tous les pères... le sien compris. Au moment, très déstabilisant, de ce renoncement – il écrit à Fliess qu'il ne sait plus où il en est –, il sait que ce doute est le résultat d'un travail intellectuel honnête et rigoureux et qu'il peut être fier d'être encore capable d'une telle critique. Il peut penser que ce doute est un épisode dans la progression conduisant à une connaissance « plus large » : encore une extension dont l'aboutissement sera *L'interprétation du rêve*, et plus tard la nomination de la « réalité psychique ». L'accent que je mets sur le processus d'extension que soutient Freud ne supprime pas le hiatus, le saut de l'acte et de son

énigme, mais peut-être renforce-t-il l'affirmation que soutient le livre de Thierry Longé que mettre à l'écart le temps de la neurologie est un contresens.

La métapsychologie gardera pour Freud son ancrage dans le *Phantasieren* qui permet d'avancer, d'aller plus loin, pas sans le contrôle de la rigueur acquise dans la formation et la pratique scientifiques. Il lui arrivera de la qualifier de sorcière. C'est assez piquant quand on se souvient que Charcot voulait arracher les hystériques à la religion qui en avait fait des sorcières et des sorciers. La sorcière métapsychologique a réussi à échapper à la neurologie... même à celle de Charcot !... jusqu'à quand ? Dans le même ordre de plaisanterie je n'ai pas pu m'empêcher de rire en lisant « la conversion » de Freud au sexuel (Freud lui-même l'écrit !). La petite hystérie qu'il reconnaît être la sienne lui aurait-elle permis de faire « une conversion » hystérique à l'envers ? !